

Os de Grenouille.

7h39.

Dès le matin, ça commence : la montée dans le bus.

Il se fraye un chemin parmi les autres, en tentant de ne pas réagir aux incessantes provocations. Des longs regards entrecoupés de ricanement sarcastiques. Un croche-pied ; il s'étale de tout son long. Nouvelle salve de moqueries. Le temps de ramasser ses affaires, le bus est déjà quasiment parti.

Honteux, il grimpe les marches et exécute un rapide tour d'horizon.

Aucune place, comme à son habitude. Même les élèves seuls lui interdisent les sièges vides en s'étalant de leurs sacs ou manteaux. La plupart du temps, il finit debout contre l'une des fenêtres. Mais ce jour-ci, la chance est avec lui : une place vacante, au fond à droite. Trop heureux de pouvoir s'asseoir, il ne vérifie pas le siège.

Un bruit mouillé lui indique qu'une tâche humide sur le derrière le suivra tout le reste de la journée.

Devant lui, quelques têtes se retournent en sourires à peine voilés.

Cette journée s'annonce déjà longue. *Encore une...*

8h13.

En arrivant au collège, un flot de vannes diverses et blessantes l'agressent.

Comme tous les jours. Il voudrait bien avoir la force de les ignorer, passer outre, mais la répétition constante et quotidienne des brimades s'accumule en lui en un conglomérat de haine, de détresse et de frustration qu'il ne sait comment canaliser. Une claque sur la nuque dans la cour, en attendant les profs. Il ne se retourne même pas. Il sait que s'il le fait, il se retrouvera sur le dos, le contenu de son sac renversé sur lui.

Il connaît la musique.

Ainsi la journée se déroule avec son lot d'humiliations diverses, d'insultes et de clins équivoques. *L'enfer*. Tous les jours. Il serre les dents en attendant l'heure fatidique de la délivrance. Aujourd'hui, au moins, ne l'ont-ils pas forcé à la litanie habituelle – « je suis une merde, je ne mérite pas de vivre » – à cloche-pieds dans les chiottes, à moitié à poil. Il y a droit quasiment tous les semaines et parfois ses tortionnaires ajoutent-ils même une pointe scabreuse en l'oignant de fluides divers.

Toujours sans dire un mot, sous peine de subir une salve de coups.

« *Allez Binouche, récitez-nous les règles !* »

Binouche, lointaine dérivation du surnom « Biglouche » pour ses lunettes.

On l'accusait d'être un « *weirdo* », d'écouter des musiques bizarres et de ne pas suivre les normes de la normalité établie et préconçue. De ne ressembler à rien derrière ses cul-de-bouteille. Des manières efféminées. Certains lui prêtaient même des tendances gay. Ah oui, les pd on peut en rire grassement, mais impossible même les tolérer dans un cercle, qu'il soit éloigné ou non. *Honteuse perversion*. Tous au bûcher ! Qu'ils crèvent la bouche ouverte sous une cascade de sperme putréfié.

Alors Binouche prend les coups pour tous les « tordus » passant entre les mailles.

Des désaxés – fussent-ils même innocents de quoi que ce soit – qu'il fallait absolument passer au chalumeau, des pieds jusqu'à la bite.

16h38, dernières minutes du calvaire.

Il monte dans le bus. Debout. Aucun ne lui jette un seul regard. Parfois reçoit-il une boulette de papier mâché dans les cheveux. *Vite*. Bientôt, son arrêt, le plus *vite* possible. Il se plonge en lui-même, seul rempart friable. Au creux dans ses habituelles abysses. Rien. Rien à tirer de cette existence pourrie... Il s'enfonce dans sa geôle intérieure, en attendant l'arrêt fatidique. Muet. Il se détache de tout – jusqu'à sa propre dignité – pour décompter les secondes jusqu'au moment salvateur où l'engin s'accotera finalement à la ligne marquant son terminus.

Allez s'il vous plaît, merde. Maintenant, maintenant, maintenant...

En descendant, le conducteur lui lance un regard consterné, témoin enchaîné de ses mauvais traitements. L'adolescent se propulse vers les battants automatiques. Saisit le regard. Puis s'en détourne, gêné, ne sachant comment y répondre.

17h01.

Il se retrouve devant son étang favori. Encore.

Un bâton dans chaque main, il tente de dénicher les crapauds solitaires au milieu de la vase. L'opération est fastidieuse, mais il sait comment s'y prendre. L'habitude. Au bout de divers infructueux, il réussit enfin à attraper un spécimen. Cela fait, il le cloue au sol d'un pic à brochettes extirpé de son sac – le précieux outil toujours à portée de main.

Il commence par lui tirer la tête arrière. Quelques tapotes ensuite pour lui montrer qu'il

commande et personne d'autre. S'en vient ensuite le rituel bien connu : il sort d'une poche son paquet de clope, s'en allume une. Puis, en s'aidant de ses bâtons et en ouvrant grand sa gueule, il entreprend de lui enfourner le paquet vide dans le gosier. Bien trop large, évidemment. Mais cela ne l'arrête pas, bien au contraire. Il appuie, écrase et force violemment le passage, de ses mains transformées en armes de mort. Il voit le regard inexpressif de la bête se muer en un voile d'incompréhension outré, tandis que sa bite se tend dans son calbut. Il pousse un peu plus. La bête se démène en une suite de mouvements désespérés, luttant de toutes ses forces contre la fatalité.

Tout comme lui, au quotidien.

Bientôt...

Toujours le même sentiment : d'un côté la pitié et en même temps cette suprême jouissance de pouvoir « contrôler » enfin quelque chose dans cette vie merdique – dont il ne semble être qu'un vulgaire passager. En ces lieux, il est le seul maître et cela le dote d'un pouvoir aussi absolu qu'éphémère. Il en profite pour se régénérer, en partie, de tous les tourments subis. Ici, il retrouve une partie de son être entière et indivisible, *vivante*, tout en se délestant de son fardeau journalier. Tant pis pour les crapauds.

Un roi, assurant de son geste sa suprématie. Bien sûr, les autres ne comprendraient pas... encore un de ces trucs de « chelou ».

D'un œil fébrile, il suit l'agonie de l'animal. Le mouvement des pattes se fait graduellement moins vif, l'étincelle de vie s'éteint peu à peu dans ses yeux. Bientôt, ne reste plus qu'une dépouille flasque. Comme lui, le soir, lorsqu'il cherche le sommeil en tentant d'ignorer l'épouvantail de son propre calvaire.

Alors il sort de l'une des poches de son sac un sachet plastifié.

Enveloppe la bête morte. Et puis s'en va, écrasant son mégot dans la boue.

18h09.

Il prend sa douche, en imaginant la façon artistique de laquelle il pourrait enluminer la fresque de mini-ossements ornant la porte du cagibi attendant à sa chambre. Maman ne sait pas. Et ne saurait jamais.

Elle vit dans son monde inatteignable où la souffrance de son fils n'est qu'une toile de fond, à peine suggérée, dont elle ne comprend ni les causes ni les conséquences. *Le boulot*, les factures, un petit monde déjà si difficile à gérer. Un gosse encombrant jouant de la guitare électrique des trucs dont elle ne comprenait rien ? Pourquoi s'emmerder ?

Elle avait déjà fort à faire de son côté.

Il se sèche et revient dans sa chambre, en attendant son retour – pas avant une ou deux heures.

Il aura donc tout le temps...

D'une suite de gestes mécaniques, il installe rapidement son poste de dissection. Un vieux bistouri refile par une connaissance, fils de médecin. Une lampe efficace et quelques épingles plantées, ci et là. Il ouvre d'abord soigneusement la peau de l'abdomen, avant de ciseler d'un geste expert l'épiderme des cuisses et membres supérieures. Une purée poisseuse s'écoule sur sa planche à découper. Ensuite, muni de gants à chaque main, il explore les tendons et viscères pour en extirper les impuretés de toutes sortes. Puis, d'un geste assuré, détache minutieusement les muscles des minuscules os.

Récupère ceux-ci, les passant à l'eau chaude.

Moins d'une demi-heure plus tard, les restes de l'animal ont disparu, ne lui laissant plus qu'un petit tas d'ossements venant s'ajouter à la collection. Parfait. Il les passerait au vernis, avant de s'en occuper... ou pas.

Le temps. Celui qu'il décompte dans son immuable purgatoire ; celui qu'il lui reste.

Le temps d'une respiration, perdue dans le moignon d'une sarabande de douleur et de traumatismes contenus.

18h56.

Il prend sa guitare, entame un air de Mudhoney, avant de passer sur Jeff Buckley, l'une de ses légendes tout juste parties... Peut-être là-haut son héros trouvera-t-il le réconfort qu'il n'a jamais connu en ses terres et de son vivant.

Il espérait secrètement connaître le même destin.

19h41.

Elle rentre du boulot.

Appelle son fils une ou deux fois afin qu'il commence à lui préparer le repas. Ces putains de talons lui vrillent les pieds et elle n'a pas eu une minute pour se poser, aujourd'hui.

Après deux ou trois appels sans suite, elle se décide de forcer le chemin jusqu'à sa

chambre emplis de posters et d'affiches scabreuses. Ce rock *malsain*... elle n'a jamais réussi à s'y faire, même après toutes ces années. Sûr : c'est de cette musique tordue que lui viennent tous ses problèmes.

Mais avec le temps, il a arrêté de lui en parler. Dialogue de sourds.

Elle ouvre la porte en beuglant son nom. Un long temps d'arrêt.

Pause. La chose est là, en évidence, juste devant ses yeux, mais elle peine à remettre toutes les pièces du tableau en ordre. Une brève suffocation...

Et puis elle s'avance.

Au milieu de la pièce, roulant sous le poids de sa propre inertie, se suspend le corps de son fils, pendu à une corde assez solide pour support le poids d'un éléphant. *Pendu*. Une chaise renversée, juste en-dessous. Une nouvelle minute passe. La femme se met ensuite à hurler en jets convulsifs, comme pour extirper la bile lui empêchant de respirer. Elle halète en sanglotant, frappe le cadavre encore tiède de ses poings.

En vain, forcément.

Sur le bureau de l'adolescent, aucun mot, aucune note ou bribe d'explication.

Une simple feuille blanche... sur laquelle trône un os de grenouille, parfaitement immaculé.